

Affaires de Chine et Tonkin

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **30 (1885)**

Heft 6

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-336534>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

lonies militaires, qui sont fort nombreuses et des haras de l'Etat. On peut juger de la variété de la production de ce pays d'après les nombreuses divisions admises pour classer les chevaux exposés chaque année dans les concours. On ne compte pas moins de 14 classes : 1^o pur-sang anglais et arabe ; 2^o chevaux de selle demi-sang ; 3^o trotteurs Orloff ; 4^o chevaux d'équipages ; 5^o Carabaghs (chevaux de selle croisés) ; 6^o Troughmens (belle race de l'Asie centrale ressemblant à l'arabe) ; 7^o chevaux du Don (chevaux des cosaques) ; 8^o chevaux de trait ; 9^o Bittugs ; 10^o Finnois ; 11^o Senonds ; 12^o Baskirs ; 13^o poneys ; 14^o chevaux du Caucase.

Les cinq dernières catégories sont trop petites de taille pour être d'aucune importance nationale.

D'après le dénombrement fait en 1883 dans 58 des provinces de la Russie d'Europe, il existe dans ces provinces 19,674,723 chevaux, dont 5,600,000 dans le gouvernement de Kasan.

Pour en enrayer l'exportation croissante, laquelle n'est pourtant que de 30,000 annuellement, le journal *La Russie* proposait, il y a deux ans, une taxe de sortie de 50 roubles par cheval exporté.

Après la Russie vient en seconde ligne, comme quantité et peut-être en première comme qualité, l'empire *Austro-Hongrois*. La Hongrie prétend avoir des chevaux assez bons et en quantité suffisante pour monter à elle seule toute la cavalerie d'Europe.

(A suivre.)

Affaires de Chine et Tonkin.

Les derniers courriers du Tonkin ont apporté des documents importants, qui viennent d'être publiés in extenso au *Journal officiel* de la République française, dès le numéro du dimanche 10 mai. Ce sont d'abord le journal du siège de Tuyen-Quan, du 23 novembre 1884 au 3 mars 1885 signé par le commandant du poste E. Dominé, en date de Tuyen-Quan 4 mars ; puis les rapports sur la prise des Pescadores ; enfin les rapports et ordres du jour du général Brière de l'Isle, relatifs à l'expédition déplorable de Langson.

Le premier de ces ordres du jour, quoiqu'il soit de même date que la trop célèbre dépêche qui a amené le renversement

du ministère Ferry, est rédigé dans un tout autre esprit. On n'y trouve aucune trace de découragement :

ORDRE GÉNÉRAL N° 33

Après une série de combats contre des masses sans cesse croissantes, où nous avons eu à déplorer une blessure qui a obligé le général de Négrier à remettre son commandement, la 2^e brigade a dû se replier sur les positions de Than-Moï et de Dong-Son, pour éviter le manque de munitions, que rendait imminent l'énorme difficulté du ravitaillement.

En diminuant ainsi la distance qui les séparait de leur base d'opérations, nos colonnes vont reprendre tous leurs moyens d'action, et l'incomparable bravoure de nos troupes, qui n'a jamais cédé devant le nombre, permettra d'attendre, pour reprendre la marche en avant, l'arrivée des moyens de transport déjà mis en route par la métropole.

Le commandement de la brigade a été remis, sur le terrain même, le 28 mars, à trois heures dix de l'après-midi, à M. le colonel Herbinge, du 3^e régiment de marche.

Hanoï, le 29 mars 1885.

BRIÈRE DE L'ISLE.

On remarquera, avec la *République française*, que le général Brière de l'Isle attribue la retraite au « manque de munitions que rendait imminent l'énorme difficulté du ravitaillement ». Il faut ajouter qu'il ne peut encore que répéter les explications fournies par le rapport télégraphique du colonel Herbinge.

Le général part d'Hanoï le 3 avril et arrive à Chu le 5. Trois jours après, ayant reçu, sans aucun doute, des renseignements circonstanciés, il adressait à la 2^e brigade l'ordre suivant :

Officiers, sous-officiers et soldats de la 2^e brigade,

La série de vos victoires s'est arrêtée au 24 mars.

Le même ennemi que vous aviez si vaillamment mis en déroute sur son propre territoire un mois auparavant s'est présenté devant vous, décuplé en nombre et retranché dans de formidables positions.

Pour la première fois vous avez dû vous replier sur la ligne des retranchements que vous aviez enlevés la veille.

Le 28 mars, alors que l'ennemi, de plus en plus renforcé, osait vous disputer les positions de Ki-Lua, vous infligiez encore à ses masses profondes une défaite sanglante.

Mais, par une amère dérision du destin, au moment même où les colonnes chinoises précipitaient leur retraite sous l'effort de

votre contre-attaque, vous appreniez que votre vaillant chef, le général de Négrier, ce brave entre les braves, venait d'être grièvement blessé et emporté à l'ambulance.

Le commandement, du fait de ce malheur, tombait entre des mains insuffisamment préparées.

Au lieu de vous faire prendre la seule attitude qui convienne à des vainqueurs, à vous, héroïques soldats qui n'aviez jamais songé à compter en plein jour la nuée de vos ennemis, on vous a donné l'ordre de battre en retraite la nuit.

Vous êtes arrivés à Chu, épuisés par la fatigue, mais sans avoir subi de pertes. Les vaincus du 28 mars ne pouvaient, en effet, songer à vous poursuivre. A peine revenus de leur étonnement, ils montrent encore la plus grande circonspection.

Ils sentent que, s'ils osaient vous inquiéter dans vos positions, vous les décimeriez encore avec le même entrain, la même vigueur et le même succès que par le passé.

Aujourd'hui, vous êtes plus forts que jamais. Seize cents hommes de renfort ont complété vos effectifs. Je vous laisse, en outre, deux beaux escadrons de cavalerie, mille zouaves, une troisième batterie d'artillerie. Vous êtes appuyés à des positions qui seraient inexpugnables entre les mains de conscrits.

Soldats de la 2^e brigade, souvenez-vous que depuis que le monde existe jamais une armée chinoise n'a pu forcer une position occupée par une troupe européenne.

Je compte sur vous. Comptez sur la valeur et l'expérience du colonel Borgnis-Desbordes que j'ai mis à votre tête en attendant la guérison prochaine du général de Négrier.

Au quartier général, à Chu, le 8 avril 1885.

BRIÈRE DE L'ISLE.

Cet ordre du jour rappelle les diverses observations ci-après, dit la *République française* :

« Ainsi, nous avouons ne pas comprendre le deuxième paragraphe; comment l'ennemi s'est-il « présenté devant nous » dans de « formidables retranchements » ? Une armée qui se renferme dans des retranchements est une armée qui se tient sur la défensive, tandis qu'une armée qui se présente devant une autre est une armée qui prend l'offensive.

» Le troisième paragraphe parle d'une ligne de retranchements sur laquelle nos soldats ont dû se replier « après les avoir enlevés la veille ». Il s'agit de la pointe du général de Négrier au delà de la frontière, sur la position de Bang-Bo, le 23 mars, et de sa retraite le lendemain 24; or, d'après les dépêches reçues

jusqu'ici, la retraite a eu lieu sur Dong-Dang, que nos troupes occupaient depuis des semaines.

» Le quatrième paragraphe est plus explicite que tous les télégrammes publiés au sujet de la journée du 28. Nous n'avions entendu parler que d'une « contre-attaque qui a réussi sans pertes sensibles pour nous ». Le général Brière de l'Isle nous apprend que dans cette affaire, à Ki-Lua, en avant de Lang-Son, de l'autre côté de la rivière, nos braves soldats ont infligé à l'ennemi une « défaite sanglante ».

» Ce qui suit est d'une extrême gravité. Le général Brière de l'Isle attribue maintenant la retraite, non plus du tout au manque imminent de munitions, mais à la blessure de Négrier, qui a fait « tomber le commandement entre des mains insuffisamment préparées ». Et le blâme continue sanglant : « Au lieu de vous faire prendre la seule attitude qui convienne à des vainqueurs,..... on vous a donné l'ordre de battre en retraite la nuit » !

» De deux choses l'une : ou ce blâme public d'un officier supérieur en présence des troupes qu'il vient de commander est mérité, et, en ce cas, le ministre de la guerre doit sévir avec rigueur; ou ce blâme est injuste, et alors il faut accorder à cet officier une réparation éclatante. Il s'agit de l'honneur d'un soldat français et il s'agit d'un acte qui a eu dans tout le pays un douloureux retentissement.

» Le reste de l'ordre du jour confirme ce que l'on savait de l'attitude des Chinois pendant la retraite. Profondément étonnés, ils n'ont pas songé à poursuivre nos soldats épuisés par une marche incroyablement rapide. »

Dans un troisième ordre du jour, du 13 avril, le général Brière de l'Isle annonce la nomination de son successeur :

Par télégramme du 12 avril, le ministre de la guerre annonce la concentration très prochaine au Tonkin d'un corps d'armée comprenant trois divisions sous le commandement de M. le général de division Roussel de Courcy.

M. le général de division Warnet est désigné pour remplir les fonctions de chef d'état-major général du corps d'armée.

Le ministre de la guerre ajoute :

« Le gouvernement fait appel à votre patriotisme et compte que » vous continuerez vos éminents services au Tonkin en y exerçant » sous les ordres de M. le général de Courcy, le commandement de » la première division. »

Il ne pouvait entrer dans ma pensée de me séparer volontairement de vous dans les circonstances actuelles ; je resterai donc au milieu de vous pour prendre part à vos nouveaux succès. »

La *République Française* ajoute :

« On s'est demandé, en France, pour quelles raisons le général de Négrier avait franchi la frontière de Chine et était allé attaquer l'ennemi à Bang-Bo. D'après l'*Avenir du Tonkin*, il s'agissait de conquérir Lang-Tcheou, préfecture chinoise située sur le Song-Ki-Cung, à une journée en aval de That-Ké. On peut y arriver par That-Ké, mais un chemin plus court y mène par la Porte de Chine.

» C'est samedi 28 mars, vers trois heures, que le général de Négrier a été blessé, au moment où, ayant repoussé les Chinois à Ki-Lua, il conduisait une contre-attaque. « Il a été frappé d'une balle au côté gauche de la poitrine, dit l'*Avenir du Tonkin* ; le projectile, qui devait le foudroyer, s'est amorti dans un carnet qu'il a traversé ; il a pénétré dans les chairs et, contournant la poitrine, est venu sortir sous le sein droit ». Arrivé à Hanoï le 1^{er} avril à bord de l'*Alerte*, le général a été examiné par M. Rey, médecin principal de 1^{re} classe de la marine, et par M. Jacquemin, médecin du même corps. Ces deux médecins ont libellé en ces termes leur diagnostic : « Coup de feu à la poitrine, formant séton, sur une largeur de 20 centimètres, au-devant de la région de l'estomac. La blessure est peu pénétrante. En somme, la vie n'est pas en danger. »

» On sait que le général de Négrier a été promptement rétabli et qu'il a pu prendre, dès la première quinzaine de mai, le commandement de la 2^e division nouvellement organisée à Chu.

» Le général de Négrier est blessé à trois heures. Dès cinq heures on fait les préparatifs de la retraite. « Le commandant de Douvres, de l'artillerie de terre, dit le correspondant du *Temps*, fit enclouer, d'après les ordres supérieurs, une batterie de 4, que les hommes eussent dû emporter sur leur dos par suite du manque de mulets ; on jeta dans le Song-Ki-Cung six cent mille francs en piastres, que le payeur avait reçus trois jours auparavant ; des vivres furent distribués à qui voulait en prendre ».

D'autre part l'agence Havas communique la correspondance suivante, qui jette une nouvelle lumière sur le début des événements de Lang-Son, la dernière semaine de mars :

L'objectif du général de Négrier.

Hanoï, 15 avril.

Après la prise de Lang-Son et la destruction de Cua-Aï (Porte de Chine), le général de Négrier apprit que les Chinois réunissaient des munitions et des approvisionnements considérables à Lang-Tcheou, ville située à trois journées de la frontière. A Dong-Bo (le Bang-Bo des dépêches officielles), non loin de la porte de Chine que nous occupions et sur la route même de Lang-Tcheou, les Chinois élevaient de formidables retranchements. Cette première ligne n'était pas isolée, et on savait que les collines élevées situées en arrière se couvraient également de forts.

Gêné par le voisinage de l'ennemi, qui poussait souvent des reconnaissances, le général résolut, sans attendre de nouvelles troupes, d'essayer de déloger les Chinois de Dong-Bo. Il dut laisser quelques contingents à Lang-Son, Kilua, Dong-Dang, par crainte d'un mouvement tournant, et il ne put ainsi disposer que d'un millier d'hommes pour l'attaque qu'il projetait.

Journée du 23 mars.

Le 23, à neuf heures du matin, la batterie d'artillerie est mise en position et tire sur un des forts de la première ligne de retranchement. A midi les dispositions de combat étant terminées, le général de Négrier donne l'ordre au bataillon de la légion d'enlever la première ligne de retranchement.

Les Chinois que nous avons à combattre sont environ 5 à 6,000 fortement retranchés ; mais ce nombre n'arrête point les légionnaires qui marchent avec entrain à l'assaut des forts et en enlèvent un à la baïonnette. Comme pendant la marche sur Lang-Son, nous avons encore contre nous le brouillard qui couronne tous les sommets des mamelons. Soit le brouillard, soit des difficultés autres, l'artillerie ne peut se mettre en position pour battre la deuxième ligne des forts, distance de la première d'environ un kilomètre.

Le général de Négrier poursuit les Chinois avec les deux bataillons des 143^e et 111^e, forts chacun de 350 hommes.

Enfin, à 4 heures, nous étions maîtres de la position, et les Chinois se retiraient dans leur troisième ligne de retranchement.

Journée du 24 mars.

Le 24, malgré le brouillard très épais et qui dérobaient les forts à notre vue, le général de Négrier fait commencer l'attaque à neuf heures.

Le mouvement, commencé vers la droite par ce qui reste du 143^e, qui avait mis sac à terre, ne réussit qu'à moitié par suite des difficultés de marche au milieu des mamelons et des ravins. Malgré son

petit nombre, le 143^e marche bravement de crête en crête, sous le feu des Chinois.

Devant les difficultés que rencontre le 143^e sur la droite, le général ordonne au 111^e d'attaquer la tranchée de front. Pour faciliter l'assaut de la tranchée, les hommes mettent sac à terre et marchent droit sur les Chinois, qui les attendent de pied ferme, et sous le feu des forts de droite et de gauche. Malgré cette vive fusillade qu'il reçoit de tous côtés, le 111^e avance toujours sur la tranchée, qu'il enlève (il est dix heures et demie) quoique les Chinois cherchent à plusieurs reprises à reprendre le terrain perdu.

Pendant que le 111^e prenait la tranchée et s'y maintenait, le 143^e s'emparait des premier et deuxième forts chinois, malgré un feu très vif venant du troisième fort et de la lisière d'un bois dominant les positions conquises. Les Chinois, au lieu de fuir en déroute, se retirent derrière des crêtes et des mamelons, d'où ils continuent leur feu. L'artillerie manquant de munitions tire faiblement. Enfin, il faut déloger les Chinois du troisième fort, le seul qui tienne encore; ce n'est pas chose facile : on doit escalader un mamelon qui a plus de 300 mètres de hauteur.

Nos braves soldats, qui jusqu'à ce jour avaient fait des merveilles de bravoure, n'hésitent pas un seul instant à donner ce dernier assaut. Dans une escalade des plus difficiles, où les hommes sont obligés de se cramponner à chaque touffe d'herbe, le 143^e finit par arriver au sommet du mamelon. Des vingt-six premiers soldats arrivés au sommet du mamelon, dix-huit sont tués ou blessés. Nous n'étions que 150 contre une force beaucoup plus considérable et fortement retranchée.

Enfin, nos braves soldats pénètrent dans le fort et chassent les Chinois, quoique complètement exposés au feu du bois.

La prise de ce fort nous avait coûté cher; une bonne partie de l'effectif était hors de combat et nous avions à regretter la mort de plusieurs braves officiers. Enfin, nous pouvions nous considérer comme maîtres de la position de Dong-Bo.

Mais ce que nous avons fait ce jour-là était à recommencer le lendemain, car du sommet des mamelons, et dans la direction de la route mandarine, l'on apercevait le camp retranché des Chinois fortement défendu par des forts couronnant les mamelons environnants; et derrière le camp chinois une série de nouvelles lignes de retranchements que l'on suppose devoir défendre la route jusqu'à Lang-Tcheou, de telle sorte que, pour arriver à cette ville, nous aurions été obligés d'enlever chaque jour et dans un pays de plus en plus difficile une ligne de retranchements chinois.

Vers trois heures, de toutes parts les Chinois reprennent l'offensive : ils s'avancent en masses compactes sur nous. Malgré son infériorité numérique, le 111^e cherche à tenir tête à cette avalanche

humaine. Grâce aux deux forts de gauche que les Chinois n'avaient point évacués, ils font un mouvement de flanc pour tâcher de nous tourner. Devant des forces toujours croissantes, le 111^e, réduit à tout au plus 400 hommes (*sic*), ne peut tenir. Nos braves soldats se battent à l'arme blanche contre les Chinois ; le mouvement de flanc des Célestes réussit et le 111^e est en partie coupé de sa ligne de retraite; les hommes se massent et, baïonnette en avant, s'ouvrent une route au milieu des Chinois en emportant leurs blessés et en traînant leurs morts, pour ne point les laisser aux Chinois.

Sur la droite, les Chinois reprennent également l'offensive, et le 143^e, craignant d'être tourné, évacue par échelon les positions que quelques heures auparavant il venait d'enlever. Comme au 111^e, il sauve tous ses blessés et emporte une partie de ses morts. Le général de Négrier, comme un lion furieux, va de l'avant à l'arrière, donnant ses ordres pour la marche en retraite, et lui-même menacé de trop près par les Chinois, fait le coup de feu.

La retraite s'effectue par échelon et en bon ordre, malgré les masses chinoises, qui ne cessent de nous harceler de leur feu.

Tout à fait à l'arrière-garde, et escorté par six soldats, le général de Négrier, son casque sous le bras et à pied, fermait la marche. Nos troupes en tenant tête constamment aux Chinois se replient jusqu'à la Porte de Chine. La nuit venant, les Chinois cessent leur poursuite.

Nos soldats, très fatigués en arrivant à la Porte de Chine et n'ayant rien mangé depuis la veille au soir, si ce n'est un peu de riz bouilli dans de l'eau, se couchent pêle-mêle de chaque côté de la route, n'ayant même pas la force de quitter leurs sacs ; quelques-uns se plaignent et murmurent, et le général de Négrier, entendant ces murmures, s'avance au milieu des soldats, et d'une voix sèche leur dit :

« Silence ! plus que jamais il faut de la discipline ; l'on ne doit entendre ici que la voix de vos officiers. Voici l'ordre de marche. » Nous allons nous retirer sur Dong-Dang. »

Ces paroles produisirent un effet magique sur les hommes ; l'on n'entendait plus un seul mot, chacun semblait retenir sa respiration. Tout le monde se leva et, au milieu d'une nuit noire et d'un silence funèbre, on regagna Dong-Dang sans être inquiété. Ces journées des 23 et 24 mars nous avaient coûté, pour un effectif de 925 combattants, environ 100 tués et 250 blessés.

Journées des 25, 26, 27 et 28.

Le 25, nous abandonnions la position de Dong-Dang, et nous nous retirions sur Kilua et Lang-Son.

Le 26, les Chinois nous laissent tranquilles, ainsi que pendant toute la matinée et une partie de l'après-midi du 27.

Pendant ces deux journées, des renforts venant de France complètent l'effectif des bataillons. Les renforts étaient d'environ 1,700 hommes et portaient le total des troupes de la brigade Négrier à 3,500 combattants environ.

Le général profite de ces deux journées pour faire évacuer sur Chu tous les blessés et les malades.

Dans la soirée du 27, alerte ; ce sont les Chinois qui prennent contact avec nous et veulent nous attaquer le lendemain. Toute la nuit le général de Négrier est debout, inspectant les avant-postes, se rendant compte de tout et prenant ses dispositions pour le lendemain.

Nous occupons Kilua et les forts en avant, ainsi que des positions en arrière.

Les Chinois, dans la matinée du 28, débouchent par la route mandarine en même temps que d'autres troupes couronnent les mamelons à droite et à gauche de la route.

C'est dans la plaine que le général de Négrier attend les Chinois.

Ceux-ci essayent de nous repousser sur Lang-Son, mais ils sont arrêtés par le feu de nos troupes qui occupent les deux forts, ainsi que par le tir de l'artillerie.

Les Chinois, voyant qu'ils ne peuvent nous prendre de face, cherchent à faire un mouvement tournant par la droite et par la gauche, en profitant des mamelons pour se dérober ; le général de Négrier, se doutant d'un mouvement tournant, avait pris ses dispositions en conséquence ; aussi fait-il déployer ses troupes sur la droite et la gauche, cherchant non-seulement à repousser l'ennemi, mais aussi à le ramener lui-même sur la route mandarine.

Devant l'élan de nos troupes, les Chinois font une défense acharnée et se font tuer sur leurs positions.

L'artillerie qui a très peu de munitions, ne donne point tout ce qu'elle pourrait donner. Enfin, vers trois heures de l'après-midi, de toutes parts nous prenons l'offensive en faisant payer cher aux Chinois le succès du 24, lorsque, subitement, le bruit circule que le général de Négrier vient d'être blessé d'une balle. Pendant un moment nos braves troupes restent comme consternées, mais bientôt elles se remettent et jurent de faire payer aux Chinois la blessure de leur brave général.

Le général de Négrier se fait porter à l'ambulance, assis sur un brancard, et, malgré sa blessure par laquelle il perdait beaucoup de sang, il cherchait encore à rassurer les soldats.

A trois heures dix, le commandement est remis entre les mains du lieutenant-colonel Herbingier, commandant du régiment de marche.

Devant un nouvel élan de nos troupes, les Chinois reculent et sont rejetés sur la route mandarine : l'artillerie, grâce à un tir rapide et

au tir à mitraille, produit des effets désastreux au milieu des Chinois fortement poussés par nos troupes ; enfin, à cinq heures les Chinois sont en déroute complète et reconduits par notre artillerie, qui malheureusement ne peut tirer qu'à des intervalles de plus en plus éloignés, faute de munitions.

C'est à ce moment que le lieutenant-colonel Herbinger jugea prudent de battre en retraite. La conduite du colonel doit-elle être expliquée par le manque de munitions ? Les opinions sont très diverses. Les uns disent que les munitions et les vivres étaient suffisants pour résister cinq jours aux Chinois, les autres disent quinze. On fera la lumière sur ce point important.

Ajoutons que le général de Négrier ne fut pour rien dans la décision du colonel Herbinger. « Le général de Négrier, dit le correspondant, avait quitté Lang-Son une heure auparavant avec un convoi de blessés. »

Rapport du lieutenant-général Komaroff, chef du pays transcasprien, au commandant des troupes du rayon militaire du Caucase, sur l'affaire de Pendjeh ¹.

Tach-Képri, le 30 mars.

Le 6 mars les troupes du détachement du Murgab ayant été rassemblées à Imam-Baba, j'en pris le commandement.

Le 7 et le 8 mars je fis passer le détachement à Aïmak-Djar avec les approvisionnements nécessaires ; on y installa des fours pour cuire le pain. A Imam-Baba j'avais laissé 25 hommes. Le 9 mars deux officiers de l'état-major furent envoyés de Aïmak-Djar pour reconnaître la disposition des troupes afghanes. Ils étaient accompagnés de quatre Cosaques ; ils s'avancèrent jusqu'à notre poste de miliciens à Kisil-li-Tépé, environ à deux kilomètres du camp des Afghans, dont ils observèrent les dispositions et firent leur rapport sur ce qu'ils avaient remarqué. Ce rapport confirmait les informations qu'on avait déjà reçues du chef du poste et des éclaireurs et disait que les troupes afghanes dépassaient trois mille hommes, que leur position était bonne, mais que le flanc gauche était un peu faible. Le 10 mars, sur la rive droite du Kuchk, près de Tach-Képri, on n'avait vu que des postes d'observation de quelques cavaliers et une cinquantaine de piétons qui creusaient des tranchées. Le 12 mars le détachement passa la nuit à Ourouch-Douchan, qu'il quitta le lendemain pour bivouaquer deux kilomètres en arrière de notre poste de Kisil-li-Tépé, c'est-à-dire à quatre ou cinq kilomètres du camp afghan. Je choisis cet endroit pour ne pas alarmer inutilement

¹ Traduit du *Messenger du Gouvernement* (Journal officiel russe).